

Articles au sujet de *Là où la nuit / tombe*

<https://www.recoursaupoeeme.fr/stephane-sangral-la-ou-la-nuit-tombe-3/>

Recours au poème

Poésie & Mondes poétiques

Par Jean-Marie Corbusier | 14 octobre 2019 | Catégories : Critiques, Stéphane Sangral

Stéphane Sangral

Là où la nuit / tombe

Préface de Salah Stétié

Editions Galilée. 12 Euros

Dans ce recueil à la mort présente, abondent les questions fondamentales aux impossibles réponses, qui mettent les réponses sens dessus-dessous où toute réponse, en tant que forme du poème, éclate en un saisissement aux éclats maîtrisés.

Toute pensée subit un retournement où l'espace des mots souffle par répétition comme s'il y avait refus d'entamer la réponse pour revenir au point initial, comme si l'événement se transformait en avènement. Dans cette langue qui ne joue pas avec les mots mais les fait livrer tous leur sens y compris leur contresens, Stéphane Sangral peut affirmer : « ... *mais ma vie n'a aucun sens* ». En fait, le temps canalise cette vie et en même temps l'étouffe. Incessante question sans commencement ni fin qui s'origine au fond de l'être tant qu'il y a de l'être. Poèmes, dont « *la géométrie* » est une exigence structurée qui ne laisse place à aucun influx qui les déborderait. Tout est sous surveillance. Peut-être, la meilleure saisie est-elle : « *c'est ma pensée qui déploie ma pensée, pas moi* »...

Les mots se décomposent et se recomposent. On passe d'une typographie aux lettres minuscules presque effacées, parfois, à de grandes lettres même en gras qui ponctuent le poème. La forme du poème, les points de vue varient pour trouver un ailleurs, hors la norme, hors les réponses communes et préfabriquées, hors les paradis artificiels... Ce recueil est une structure que la pensée anime avec ses courbes, ses lignes droites, ses labyrinthes, ses spirales qui définit une douleur mentale sans y enfermer le lecteur qui même s'il acquiesce, doit trouver sa propre porte de sortie.

Comme beaucoup, l'auteur refuse la condition de mortel : l'indépassable fait : n'être plus et dans le présent n'être pas, le réel mis en doute dans sa réalité. Entre « *le réel* » et « *ma réalité* », il n'y a pas coïncidence mais impossibilité. Il n'y a pas de complaisance à l'égard du réel mais l'affirmation qui est d'être soi. Il nous manque peut-être une dimension terrestre : la saisie du réel en tant qu'absolu. Un dernier recours :

*Je me suis exilé volontairement dans
les mots, loin du réel, pour tenter d'oublier
qu'involontairement l'on est exilé dans
les mots, loin du réel (à) jamais oublié...*

armes de tous les vrais poètes, armes factices nous le savons. La rime, ici, nous rappelle peut-être involontairement, l'ancienneté de la chose. Parfois, il y a des tentatives de démonstration comme si enfin nous allions en sortir, trouver une ou l'explication mais tout retombe, nous tournons en rond et l'étouffement saisit. Nous sommes au-delà du temps ordinaire : 07h70 et nous ne reviendrons pas en arrière, nous sommes projetés en avant, nous sommes de « *l'inachèvement* ». Rien que des mots pour saisir une absence, un absent, cette même douleur indépassable : le temps qui s'éloigne et pousse toujours le néant en avant dans un « *Texte clos depuis longtemps* ».

La répétition, dont use hardiment Stéphane Sangral, est un espace qui s'agrandit par cercles concentriques et ouvre à autre chose qu'elle-même. On la dépasse dans ce paysage comme par exemple *la nuit* qui est tache de lumière et qui conduit à une « *transfiguration - ...de mon bureau...* » car elle est *substance*, matière dans ce qu'elle a de volatile mais aussi *substance souffrante*.

Et cette répétition inlassable n'est peut-être que le silence de la langue qui arrive à maturité, la sienne propre dans une langue qui n'est que forme et non substance, comme le dit Ferdinand de Saussure.

Poésie criante de vérité, par ses moments vécus d'intensité et de renouvellement où le lecteur est surpris parce que c'est lui-même qui apparaît. La vie ne peut être pleinement saisie, il y a toujours un même obstacle qui s'interpose « *...trop lourd d'un réel pas fini...* ». « *Qu'est-ce que je fous là ?* ». *S'échapper* serait-il possible avec le concours du monde extérieur avec cette renaissance d'un état plus heureux, tiré d'une apparence de néant : « *Boire ma soif jusqu'à la li- // berté et me noyer de n'être // que moi, goutte dans l'océan // d'être...* ». Dans cette mise à nu de soi qui est un dépouillement, il y a une force de libération par la négation de soi. Ce dépassement prend une forme de salut : « *la noyade impossible* » et ou « *la noyade possible* ». Duplicité de toute pensée, de tout sentiment, l'auteur affirme et nie à la fois, est-ce une façon d'épouser le monde, de le libérer de lui-même sans jamais le fixer dans une unique pensée ?

Il y a une profonde volonté, par les répétitions, point majeur de ce recueil, de progresser dans le même, « *le soi étant passé* » dans l'inépuisable désir d'être malgré tout, comme un désir d'envol : « *être un être* », essayer et essayer encore, marque d'une densité mentale qui par coups et par à-coups ponctue ces pages où le poème est un et à chaque fois différent. Langue torturée et parfois par hoquets qui aura rendu son essence : rien, rien en dehors d'elle ne se sera passé et pourtant dans ce sens, elle aura plaidé notre cause, notre ultime but : tenter d'y voir clair en nous quand nous nous superposons au monde même à « *... fouler le sens* », même à nous nier : « *...il se nie...* » et « *Ma vie n'a aucun sens* ».

Le dernier poème rimé, mais il y en d'autres, répète plusieurs fois : « *passer son temps* », le verbe est à l'infinitif, c'est-à-dire le mode où tout est possible, temps, nombre, personne, voix. Nous arrivons à « *passé* » participe passé qui clôture, qui conclut, synthèse de tout ce qui a précédé. C'est le temps qui n'appartient plus et que l'on a dépassé, comme si vivre était oublier que l'on vit, être un pas en avant de la mort, la crainte du néant enfin dépassée parce que la tête se relève.

Il y a une très belle confidence manuscrite à la page 105, qui dit qu'il n'y a « *ni fin ni début* » à ce livre : « *Il reste juste le temps. Juste le temps* ». Le lecteur naïf, voudrait poser la question : que s'est-il passé ? Mais ce temps est un appel à la vie, à notre être le plus élémentaire, à cette partie animale qui ne se pose pas de question sur l'existence : « *Chier* » reste possible, c'est-à-dire se soulager d'un excès qui ne fera pas souche.

Les parties de ce recueil sont des parties de temps de la nuit, un noir à traverser, quelque chose qui s'achève et ne s'achève pas. Ce livre nous absorbe en même temps que se lève un doute : ai-je compris et ce peu que j'en ai dit en est-il le reflet. Prenons le titre : *Là où la nuit / tombe*. Tombe, est-il verbe ou apposition, mouvement ou immobilité, possibilité ou impossibilité ? A chaque lecteur sa propre lecture. Ce recueil nous livre une sensibilité qui ne pratique pas la langue de bois. Il ne peut être que précieux à ceux qui exercent l'humilité de vivre et de penser.

Cette recension s'arrête, elle n'est pas achevée, ne le sera jamais.

Jean-Marie Corbusier

Recours au poème

(Poésie et Mondes poétiques, 3 décembre 2018)

Stéphane Sangral – *Là où la nuit / tombe*, par Irène Dubœuf

Dès le titre le lecteur entre dans les dimensions spatiale, temporelle et événementielle qui vont parcourir l'intégralité du livre. *Là* indiquant un lieu indéterminé (pas de descriptions) ; *la nuit* indiquant la temporalité (une temporalité à la fois intervalle entre les jours mais aussi néant ou éternité, voire éternité du néant) et le mot « *tombe* » considéré d'une part en tant que verbe indiquant l'achèvement du jour, d'autre part, en filigrane, en tant que substantif (il s'agit de la tombe d'un être cher).

Ce livre, lié aux précédents (au détour d'une page on y trouve une citation extraite de *Ombres à n dimensions*) s'impose au regard par une intense recherche formelle où l'énoncé fusionne avec la forme du signifié. Le poète, en véritable architecte des mots, pose un regard lucide sur les diverses manifestations de la mélancolie à travers une suite de poèmes qui se développe au cours de la traversée de lieux transitoires – et de transit : rues, gare etc. – dont l'atmosphère trouve un écho au paysage intérieur du narrateur, et s'intensifie dans le lieu où l'on revient (son bureau) au cours d'une nuit d'automne divisée avec une rigueur mathématique (7 séquences d'une durée de 1h53 chacune, excepté la dernière à laquelle il manque une minute soulignant ainsi l'inachèvement, l'infini auquel s'oppose la finitude de l'être). Une suite qui donne l'impression d'un long poème dont les fragments se répètent à l'infini et qui résonne tel un « *Un sanglot monotone envoûtant inquiétant* » exprimé de manière tant picturale que musicale.

Là où la nuit / tombe s'ouvre sur deux vers, deux alexandrins, une phrase sans fin écrite en mode mineur : « *Sous la forme l'absence s'enfle et vient le soir / et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir...* » dont les lettres vont s'égrainer une à une au fil des pages jusqu'au dernier poème. Ces deux vers sont les premières notes d'un bref prélude (la première séquence) qui annonce le thème principal de l'œuvre, le temps, perçu dans toute son ambiguïté : à la fois mouvement et immobilité, fuite et lenteur : « *trop rapide est la vie, trop lent l'instant* ».

Suit un nocturne où, plutôt que de décrire les multiples états de la mélancolie, Stéphane Sangral réussit à dire l'indicible en le faisant éprouver par le lecteur. Le monde est un décor qui se dessine en creux, la pluie ruisselle avec les mots sur une fresque ténébreuse où la beauté ne se laisse qu'entrevoir. Outre l'utilisation massive de toutes les ressources typographiques qu'il n'hésite pas à détourner pour en faire un usage pictural, le poète travaille autant le sens (souvent pluriel) des mots que leur matière, nous donnant à lire tantôt des poèmes aux allures régulières tantôt des calligrammes – ou assimilés – ainsi que des textes déchirés, éclatés, imbriqués, juxtaposés, accolés, des poèmes en miroirs, à regarder autant dans leur verticalité que dans leur horizontalité, des poèmes étouffés qui se terminent par quelques lettres, voire par le vide oppressant du silence.

Ainsi, dans la deuxième séquence, un poème lyrique aux rimes embrassées, expose le thème de l'absence dans un chant dont l'apparente harmonie va se rompre dès la page suivante, sur laquelle le poème prend la forme d'une fenêtre ouverte sur la nuit dont le cadre est constitué par la répétition du titre, et dont la vitre reflète le questionnement du poète. Mais la vitre-miroir bientôt ne reflète plus rien (la mort dérobe le reflet) et vole en éclats comme les mots du poème.

S'ensuivent les thèmes de l'illusion, de la lassitude, de l'ennui, de l'exil, du néant, de la vérité etc. qui reviennent comme des leitmotivs dans une pensée qui tourne en rond et des poèmes qui se bouclent sur eux-mêmes puisque rien ne semble avoir de sens.

Le poème *On est un soir d'automne...* donne une impression de régularité, une vague harmonie due à la répétition des mêmes mots en fin de vers qui aboutit à la page suivante à un poignant aveu, un cri de douleur : « *Je Pense À Toi Toi Qui N'Es Plus* ». L'introduction massive des majuscules en milieu de vers, au début de chaque mot, attire l'attention sur ce poème capital qui aide à comprendre l'ensemble du livre. Les textes qui suivent sont littéralement déchirés, émiettés, donnant à voir le chaos généré par l'absence. Dans des poèmes qui semblent s'écrire par eux-mêmes, où les limites du Moi se dissolvent et où « Je est un autre », le poète s'interroge sur la démarche poétique. Est-elle autre chose qu'un exil dans les mots ?



Stéphane Sangral – *Là où la nuit tombe*,
Éditions Galilée 2018, 110 pages, 12€

On assiste à une tentative d'enfermer la mort dans le poème, de vivre intensément l'instant présent et de regarder les innombrables étoiles (qui ne sont plus réduites à ce peu de lumière filtrant au travers du drap troué de la nuit).

Notons quelques aphorismes comme « *être est trop difficile* », « *ne rien comprendre n'est pas facile* » ou encore « *l'ennui de vivre est une insulte à l'éphémère de la vie* »... des questionnements : « *L'avenir, ça commence quand ?* », « *Qui pourrait penser ma pensée ?* », « *Et si le temps n'était que le multiple qui se tait ?* »... et de troublantes métaphores : « *glisser la poussière de nos rêves / sous le tapis de l'horizon* », « *de grands vaisseaux de musiques étranges se perdent beaux dans l'abîme* », « *gouttes de nuit nimbées d'espace* », « *gouttes de temps nimbées de nuit* », « *La chair de la NUIT ronge la chair de mes nuits* »...

Stéphane Sangral signe cette émouvante « partition » par un poème manuscrit, élaboré, nous dit-il, dix-sept minutes avant le début du livre, un « *avant premier poème* » en lieu et place de l'avant dernier, démontrant ainsi la relativité des notions de début et de fin, la seule certitude possible étant juste le temps (reprise du thème du « prélude »)

Le livre se clôt par un poème bref qui va *diminuendo*, reprenant une dernière fois le thème du temps par la répétition du verbe passer, tout d'abord à l'infinitif (actif/présent), ensuite au participe passé (temps subi – attente, ennui) pour finir par le substantif (le passé – le temps qui n'est plus) dans un accord final où le vertige de l'infini s'oppose à la finitude de l'homme. De même que dans cette composition particulière les vers engendraient leur propre recommencement, le recueil se boucle sur lui-même et incite le lecteur à une relecture.

Témoignage intime, sincère et intense, *Là où la nuit tombe* exige du lecteur une attitude active car au milieu d'un chaos semé d'indices se déploie un chant soutenu par des leitmotifs qui se succèdent, s'entrecroisent, se superposent et dont l'accompagnement répétitif et uniforme, tel un *ostinato*, (ainsi de la pensée qui tourne en boucle et se répète) confère au recueil une unité, une cohérence, une sombre beauté.

Irène Dubœuf

Reflets du Temps

(Regards sur le monde : opinions, tribunes, écriture, débats)

Le poème épuisé

Ecrit par Didier Ayres, le 19 mai 2018, dans *La une, Littérature*

Là où la nuit / tombe, Stéphane Sangral, éd. Galilée, 2018, 120 pages, 12 €



Le dernier livre de Stéphane Sangral permet de suivre la quête de l'auteur d'un poème absolu, vibrant par lui-même de sa propre matière. Il s'articule autour du thème de la nuit, et derrière elle, des thèmes de la mélancolie, de l'angoisse ou du deuil. Il s'agit à mon sens d'une expérience esthétique de la rumination, du ressassement. En effet, on sent l'auteur possédé par une forme de *ressassage*, qui permet d'entrevoir un espace mental, une habitation plastique, plasticité d'une forme de travail de cueillette en quelque sorte, et d'ingestion.

Je Pense À Toi Toi Qui N'Es Plus

C'Est Étrange Et C'Est Douloureux

L'Oblique A Éraflé Les Rues

Où L'On Passait

Sans Cesse Il Pleut

Sur Le Fait Que Sans Cesse Il Pleut

Sur Le Fait Que Sans Cesse Il Pleut

Sur Mes Pensées

*Passe En Nos Rues
Un Doute Étrange Et Douloureux*

Pleuvra-t-Il Autant Qu'Il A Plu

Donc régurgitation de l'écriture, tour obsessionnel de la pensée, activité encadrée par un travail original et varié de la graphie de la page elle-même. Avec des jeux de caractère, de gras ou d'italique, de mise en forme calligraphique, de distribution du texte sur divers niveaux. Cette activité graphique est une perpétuelle recherche, celle d'une forme pouvant renouveler le poème tout en resserrant les signes écrits à un lexique pauvre et cependant qui paraît neuf et vivant.

*Et l'on ment et se ment tout le temps,
et même cela est un mensonge,*

*et même cela est un mensonge
et l'on ment et se ment tout le temps...*

Ce qui revient pour l'essentiel à faire du lecteur une sorte d'acrobate de la pensée. Un jongleur. Un fil-de-fériste de la réflexion sur la nuit et sa litanie, sur la mort, sur le temps qui détruit l'espace qu'il occupe. Donc, ce livre invite le lecteur à s'approcher du bord angoissant de la nuit et de la mélancolie tout en variant non pas le point de vue, qui reste toujours sur la même focale, mais en transformant sa présentation graphique.

Du reste, la scansion de l'ouvrage en sept parties signifie la grande méticulosité de l'auteur pour nous faire vivre sa nuit, sa nuit du dedans et sa nuit physique. Polissage donc, à l'instar de Flaubert ou de Péguy. Et dans la mesure où l'on peut échapper un instant à la malléabilité scripturaire des poèmes, on se retrouve devant un poème épuisé, tout comme le pensait pour le théâtre Peter Brook, qui luttait contre la bouffissure du Théâtre à l'italienne, et prônait un espace vide et radical pour accueillir le théâtre. J'ai pensé aussi au cinéma, en regard des occurrences de la présence de trains ou de gares. Stéphane Sangral essaye de contenir son expression dans un poème épuisé, dans l'épuisement de la signification.

*Ciel nocturne chambre douce
dans le flux de ma pensée
qui se tord et fait danser
l'immobilité*

*et pousse
hors d'elle la chambre douce*

*jusqu'incueillable pensée
rêche*

*infiniment
dense*

*et
en ma nuit sans moi me pousse...*

Pour conclure avec cette idée de raréfaction, renouvelée seulement par l'organisation spatiale du poème sur la page, il faut voir là une sincérité de l'auteur, qui achève son recueil en reproduisant en fac-similé un court texte de sa propre main, présence essentielle du poète qui se présente nu, et clôt son livre avec authenticité et nous indique que l'homme-Sangral est derrière le poème.

Didier Ayres

La cause littéraire

(Servir la littérature)

et

La revue Littéraire, N°78, mai-juin-juillet 2019 (Editions Léo Scheer)

Là où la nuit / tombe, Stéphane Sangral (par Murielle Compère-Demarcy)

le 15.02.19

Là où la nuit / tombe, Stéphane Sangral, éditions Galilée, 2018, 120 pages, 12 €



Le titre avec son slash figure formellement que la nuit, déployée au cœur de ce nouveau livre de Stéphane Sangral, va nous transporter dans son tournoiement du temps qui passe, écoulé de 19h00 à 07h70 – plages d’heures déroulées en plusieurs séquences d’écriture. La nuit remue, nous invitant en son lieu solitaire, d’acmé insolite et inédit, *Là où la nuit / tombe*. Le décor est tendu par le voile de l’absence, d’entrée : « *Sous la forme l’absence s’enfle et vient le soir / et l’azur épuisé jusqu’au bout du miroir...* », nous prévient-on en exergue. Comme les titres précédents de l’auteur aux mêmes éditions Galilée (*Méandres et Néant*, 2013 ; *Ombre à n dimensions*, 2014 ; *Fatras du Soi, fracas de l’Autre*, 2015 ; *Circonvolutions*, 2016 ; *Des dalles posées sur rien*, 2017), le titre de ce recueil nous prévient que nous traverserons par le livre un temps différent de celui chronologique et agité qui secoue nos journées : nous entrons ou rentrons dans l’espace d’un temps décalé, en marge de la mascarade de finitude où se succèdent et se juxtaposent nos existences diurnes vouées à l’immédiateté de l’action contingente. Dans ce dernier livre, Stéphane Sangral fait état d’une expérience de la nuit où le temps se passe à perdre son temps, en un don des mots tout à la réception d’un lieu *autre* – salvateur ? – de l’autre côté de nos temps qui courent.

À la tombée de la nuit (entre « 19h00 » et « 20h53 » – l’exactitude du temps dilaté / concentré / reflété concède ici sa place au temps compté / mesuré à l’aune des fuseaux horaires, ceci dit calculés depuis une ligne imaginaire (méridien de Greenwich)..., d’où l’inépuisable champ paradoxal aimanté où se joue la latitude du temps), le poète écoute l’opéra du silence orchestré par le temps qui passe :

« ... *et passer le temps à perdre son temps,*
– ... et le temps passe... ... et le temps passe... ... et le temps passe... –
et perdre son temps à passer le temps,
– ... passer son tour au *Jeu du temps* (et le temps passe)... – »

La vie tourne en boucle à se recueillir en repassant le temps. Le rémouleur de *Liliom* de Fritz Lang, magnifiquement interprété par Antonin Artaud (« *Vous n'avez rien à r'passer ?* ») serait ici l'acteur qui affûte les aiguilles d'une horloge où voir passer le temps.

Si entre 19h00 et 20h53 il ne se passe rien d'autre qu'à passer le temps à perdre son temps, de « 20h53 (à) 22h46 » le soir s'écrit en strophes dans un « *texte clos* » d'où et où point la langueur du néant à vivre, comme poindrait le jour livre ouvert sur une nouvelle absence d'un aujourd'hui qui se perd :

« *Le soir mal écrit se perd
Encore rien aujourd'hui
J'ai dormi au fond d'un puits
Sur mes phrases rien n'adhère* »

Le dédoublement de Soi incontournable dans les friches de totale solitude opère une coupe dans le miroir, retour à ce qui s'envisage et interroge : « ... *et je ne vis pas, / je me regarde simuler. // ... est-ce celui-là, / ô miroir, que je dois duper ?* », se demande le poète au centre de son image reflétée dans le miroir égaré parmi les simulacres du « *fatras du Soi* », du « *fracas de l'Autre* ». Le calligramme figurant un miroir est abysses de Soi *Là où la nuit / tombe*. L'Homme trébuchant toujours, entre perte et insatiété de son être, sur de l'Inassouvi, son reflet même s'estompe et s'enfonce dans une nuit du temps où s'aveugle l'Écrire « *au point / de n'écrire que (l)es doigts plantant (l)es doigts poin- / tés sur rien dans rien...* ». Un éclat de miroir qui tombe redresserait-il l'Être en sa verticalité du vertige où exister s'incarne / s'éprouve dans l'embrasement de sa réflexion foudroyée, fulgurant l'action au point de sa réactivité / retrouvée ? Serait-ce l'éternité que Stéphane Sangral tenterait de capter / capturer / captiver dans le puits perdu de la nuit qui / tombe ? S'écrivent ici les ressassements en vagues à l'âme & ressacs à la « *surface étrangement tranquille* » d'une « *Mélancolie* », miroir de soi-même qui en regard des soleils noirs qui en soi se déchirent, recèle « *des mots sans forme...* », pêcheurs dans l'obscur clarté des profondeurs de « *nul visage, rien que la forme du miroir...* »... L'incommensurable « *topos* » où la nuit / tombe est dans ce livre une clepsydre où le temps graduellement s'écoule

« *Gouttes de nuit nimbées d'espace tombant vaines
en des gouttes de temps nimbées de nuit tombant
veines en ce poème où circule un non-sens* »

ouvrant les vannes de vases communicants mêlant sans les confondre, alliant sans les dissoudre, mettant en contact en des frictions non fusionnelles, particules élémentaires et lettres / morphèmes / syntagmes d'un alphabet extra-ordinaire (à l'instar de cette ville qui « *a inventé une couleur nocturne / inédite et complexe* » et dont le poète se sert « *pour peindre / une forme inédite et complexe à la ville / qui en rêve et sans but déambule en la ville / autre* ») où *Là où la nuit / tombe*, où tombent aussi des lettres de la nuit au bas des pages : une voyelle / une consonne apparaissent sur chacune d'elles en bas à gauche. Tombe simultanément l'espoir de revoir un être cher disparu : « *Je Pense À Toi Toi Qui N'Es Plus* », écrit le poète dont le livre est dédié à Michaël foudroyé à l'âge de 22 ans (1970-1992). Le poète Stéphane Sangral marche « *en filigrane* », spectrale

étoile de la nuit comme volcan éteint parmi les ombres du jour, foulant le sens, foulant en tous sens, en quête du chemin « *illisible et multiple* » où la direction de ce texte « *circule au nom de son sens commun enserré de voix nocturnes en filigrane de leur propre lumière* ». Les nombreuses reprises sémantiques au fil des textes expriment l'intensité ressentie de l'absence, de la perte, de l'abandon. La nuit, tombante / tombée, figure une tombe elle-même dressée en une stèle poétique, lieu d'intrigue nulle, extrêmement névralgique, point d'ancrage où desserrer /dénouer en son étouffement « *le vague bruissement du bruissement des vagues...* » Entrer dans notre nuit est peut-être l'ultime quasi-nauffrage, le seul extrême chemin d'où en sortir, un jour ?

Murielle Compère-Demarcy

Né en 1973, Stéphane Sangral est poète, philosophe et psychiatre. Son intérêt esthétique et conceptuel à l'égard des boucles a comme origine sa passion pour l'étude de la réflexivité de la conscience, sa fascination pour cette boucle primordiale qu'est le « *penser sa pensée* », ou même, plus simplement, le « *se penser* ».



Stéphane Sangral, *Là où la nuit / tombe*

À tombeau ouvert

Ce livre est celui du temps. Non, comme le rappelle Salah Stétié dans sa préface, « *celui du temps qui tremble au cadran du banal bracelet-montre, mais celui du temps du temps* ». Ici, il s'ouvre par ce qu'en dit la langue en ses traversées de désir. Du moins lorsqu'il tente de sortir de ses « *gluantes masses cérébrales* » pour s'en libérer même si Sangral sait combien cette lutte est vaine. Le poids et la force de nos rien sont trop lourds et puissants dans la nasse de notre être si bien que ce dernier se perd en dépit de ses courses folles dans l'immobilité et ses déserts d'ennui – preuve que toute passion humaine n'est que passivité. Et si le mal existe, il n'a rien à voir avec la morale : il s'appelle le temps. Et c'est parce qu'il crée une rivière de problèmes que les poèmes tentent de proposer des barrages afin que le monde comme l'être ne cessent pas d'exister.

L'objectif est prométhéen mais reste le moyen de sortir de la nuit qui est « tombée dans un livre ». Cette nuit nous empêche de vivre, dans l'obscurité nous préférons – et c'est un comble – nous regarder nous contempler. Mais sortant de la duperie des textes miroirs, Sangral ouvre le « *je* », le tranche pour qu'il ose affronter le risque d'être encore en vie et envie sur sa nef des fous. Celle qui glisse sur l'abîme mais que seuls les « *briseurs de rêve* » tentent de saborder.

Face à ce que nous nommerons l'« ogreterie » humaine, il est temps de donner au temps moins de nuit que de soleil « *pour y chier jusqu'à l'horizon son angoisse* ». Le poète transforme en conséquence le monde et ses représentations. Là où une boucle se boucle au moment où la fin est le début. Et l'auteur à soin de le souligner par un texte manuscrit.

Voilà un tour de magie ou d'espoir pour renverser le fini dans l'infini selon un calcul cosmique propre à donner à l'être une dimension qu'il a perdue. A cela une raison majeure : la surpuissance d'un ego qui se contente d'être le peu qu'il est et que trop souvent la poésie classique se contente d'entretenir, comme un vieux banquier de la HSBC le fait de sa danseuse.

Jean-Paul Gavard-Perret

<http://poezibao.typepad.com/poezibao/2018/05/br%C3%A8ves-de-lecture-st%C3%A9phane-sangral-julien-lemaire-et-didier-bourda.html>

poezibao
l'actualité éditoriale de la poésie

(Brèves de lecture) Stéphane Sangral **par Christophe Esnault**

Stéphane Sangral

Là où la nuit / tombe

Galilée (coll. incises), 2018, 120 p., 12€

Sur le site de l'éditeur : préface de Salah Stétié, et quelques pages.

Dans *Circonvolutions*, autre recueil de poèmes, déjà Stéphane Sangral - comme il le fait dans ses essais - utilisait la / les boucle(s). Est-ce à croire que poésie et pensée (chez Sangral, elles sont l'une et l'autre indissociables) existent en marge du vers et du fragment, mais doivent souvent s'inscrire (et rouler) sur une sorte (ou ersatz) de rouleau de Moebius textuel, insécables ? Oui dans *Circonvolutions*, il y avait d'indiscutables poèmes exceptionnels tant il est rare en poésie de voir un auteur travailler/maîtriser si puissamment un geste autotélique, cela en interrogeant le poème (et la pensée (l'être)) jusqu'à ce que l'interrogation ~~même~~ soit le trampoline et l'amorce du geste d'écriture, de création, mais au-delà : de la naissance du poème par (rappel) son interrogation esthétique de sa « raison ~~ou~~ ~~déliaison~~ d'être ». Un poème qui parvient alors à être l'extension à la pensée du poème à naître. On dira que c'est un risque pour l'auteur de se mordre la queue (ou le cul) et le risque est celui-là de retourner sur cette littérature qui ne se préoccupe que d'elle-m' aime. J'y ai vu davantage ; une expérience philosophique qui choisit son concept pour sourdre au textuel. Dans *Là où la nuit / tombe*, on retrouve un peu de cela, à cela près : la nuit va remplacer l'Être et aussi je crois se confondre avec L'ABSENCE. La naissance de ce qui fera naître l'absence. Là où meurt ce qui naît dans sa restitution, sa reconstitution. Boucles, encore des boucles et hors la fragmentation. Un (des) texte(s) sur une altérité fantôme assassinée par l'absence envahissante-nuit. Une tombe, c'est cela. Stéphane Sangral, voudriez-vous en sortir (sortir de cette nasse), pourrait-on dire si cela ne nous sautait pas aux Yeux et à la Figure : la sortie est le texte. Des choses comme ceci : *Et l'on ment et se ment tout le temps, et même cela est un mensonge / Pleuvra-t-Il Autant Qu'Il A Plu / Boire ma soif jusqu'à la liberté ... jusqu'à la lie : pensée, nuit et même le jour quand le jour est encore la nuit / ... Avoir la nostalgie des époques... où l'on n'avait pas de nostalgie*. C'est un texte qui ressasse (l'écrivain fait-il jamais autre chose). On voudrait apercevoir un Présent, il est annoncé en creux, il arrive, sa lumière va percer. Si vient enfin un sommeil authentique avaleur de nostalgie-poison. Le texte est seul dès que vous cessez de le lire. Le mot *Seul* est un astre. La nuit est cosmos ou enfermement. Le lecteur vole de l'une à l'autre tandis qu'une lune sonore et ~~être~~ existentielle mord sa pulpe-chair.

/*/

Christophe Esnault

<https://www.recoursapoeme.fr/stephane-sangral-la-ou-la-nuit-tombe/>

**Recours au poème
(Poésie et Mondes poétiques, 3 décembre 2018)**

Stéphane Sangral – *Là où la nuit / tombe*, par Denis Heudré

La nuit tous les *Je* sont gris, gris de doute et de mélancolie. La nuit tous les *Je* s'écrivent. Et c'est cette nuit qu'explore Stéphane Sangral dans son dernier recueil « *Là où la nuit / tombe* » publié chez Galilée. L'histoire d'une nuit, nuit blanche bien que noire. La nuit, ce « *possible sans temps* » selon Cioran, cité par Salah Stétié dans la préface de cet ouvrage.

Dire que Sangral est un psychiatre-philosophe-poète (à moins qu'il ne soit poète-philosophe-psychiatre) pourrait faire peur (poésie marquée psy, poésie prise-de-tête, hermétique, etc.) mais sa recherche d'une autre façon de travailler le lien entre la langue et la typographie, de réinventer la poésie font de lui un authentique et vrai poète. Sa nuit de poésie est comme une infusion où les mots sont projetés dans l'eau bouillante du retour sur soi. L'auteur y fait le point : le décès de son frère à 22 ans, le temps qui passe, l'image dans le miroir, les mots pour l'écrire, la ville sous la pluie, Dickinson en filigrane.



Stéphane Sangral, portrait par Vincent Macher

« *Exilé volontairement dans les mots* », Sangral recherche de nouvelles formes d'écriture pour mieux toucher le fond de sa mélancolie. « *Écrire sur le grand tableau noir de la nuit* ».

La nuit, le temps passe peut-être plus doucement. Le temps passe son temps à passer et au « *Jeu du temps* » s'envolent les illusions, les souvenirs, les images même, quand reste accrochée la mélancolie.

Nuit blanche à chercher du sens à sa vie, avec ses vérités et ses mensonges. « *Buter sur soi-même* ». La nuit, revient forcément l'image de la mort, mais que reste-t-il aux vivants ? La « *Fatigue immense d'être...* ». Déjà, dès le titre, un lien est tressé avec son précédent ouvrage, l'image de la tombe : « *ces dalles posées sur rien* ».

Minuit heure zéro, heure du rien. « *L'ennui de vivre est une insulte / à l'éphémère de la vie* ». Alors que la nuit l'univers entier appartient au poète « *Vingt mille milliards de milliards d'étoiles dans / l'univers observable ! On est si riche ! Vingt / mille milliards de milliards, mais, un peu radin, / dans l'oubli on les planque, et l'on parle du vent...* ».

Dans le désordre cohérent des mots de son style très personnel et très exigeant, Stéphane Sangral nous propose une poésie qui travaille la langue, une réflexion profonde toujours proche de la philosophie. Yvon Inizan a récemment publié chez Apogée, un ouvrage sur Yves Bonnefoy intitulé « *Ce que le poète dit au philosophe* ». Alors que dit le Sangral poète au Sangral philosophe ? Sans doute plus d'interrogations « *A quoi sert mon présent ?...* » « *L'avenir, ça commence quand ?* » que de vérités définitives.

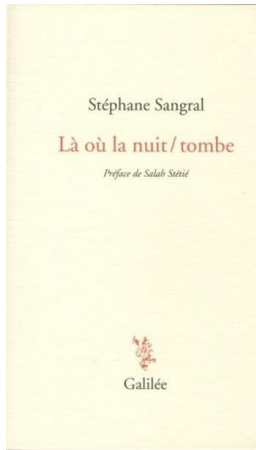
Alors poésie, philosophie, philoésie, poésophie, peu importe, l'important est que du texte remue quelque chose en nous qui nous rend moins bruts. Et les mots de Sangral, par leur intelligence, nous ouvrent à bien des réflexions...

Denis Heudré

http://salon-litteraire.linternaute.com/fr/galilee/review/1948118-stephane-sangral-heures-de-nuit?fbclid=IwAR3gxuMBQ5fOCh5fF-p-77Ti1TC-c3QxYWE9BqMU_iXkFFohIboFzDZgcrM

Lintern@ute

08/11/2018



Stéphane Sangral : heures de nuit

Dans ce livre la nuit fait masse.

Mais Stéphane Sangral – choisissant l’anonymat du moi – permet de décliner l’existence sous des formes qui n’ont plus rien d’apathiques. Là où la nuit tombe – et Michaux le savait déjà – elle « remue ». Le poète en tire une énergie ténébreuse et térébrante. Mais ici, la puissance immobile, épurée et chargée de silence des monstres égarés dans le cortex, font le jeu de leur propre lointain.

L’auteur crée une poésie dégagée de toute facticité aguicheuse ou de pure « façade ». Il produit une complémentarité et une harmonie intempestives au sortir de la nuit, comme si elle était « métabolisée », non par la lumière, sinon celle – intérieure – de l’être capable d’imaginer encore. Et ce pour franchir des seuils. L’espace y devient temps.

Temps non pulsé mais à l’indéniable force suggestive.

Jean-Paul Gavard-Perret

La cause littéraire (Servir la littérature)

Là où la nuit / tombe, Stéphane Sangral

Ecrit par Claire-Neige Jaunet, 17.12.18



Là où la nuit / tombe, avril 2018, 109 pages, 12 €

Chaque soir la nuit tombe, où que l'on se trouve – là où l'on se trouve : quoi de plus banal, naturel, anodin... que ce phénomène cosmique quotidien qui rythme notre vie et notre temps terrestre.

Anodin ? Pas lorsque Stéphane Sangral entre dans les heures nocturnes et s'aventure dans un enchaînement de séquences qui, ayant mis « *la vie en panne* », proposent une matière à *déchirer* : la nuit.

La nuit : un espace pour les mots qui portent en eux « *le fond* », l'avèrs du jour qui, lui, est « *la forme* » de notre existence. Des mots qui donnent une nouvelle couleur à la ville, à la vie, aux rêves, et cherchent le chemin à travers l'informe, en quête de certitudes entre *vérité* et *mensonges*, en quête de « *vrais soi* » – au prix de doutes et au risque de *noyade* : le Néant qui accapare tout guette le moi.

Car la nuit et ses heures qui passent est le moment des sanglots, des épines, des craintes, du mystère, de tous les *nœuds* de l'être. C'est un océan où le moi se perçoit goutte perdue dans une immensité où la raison claire « *tourne en rond* », et cherche dans le langage, pour s'y retrouver, de nouvelles modalités : des phrases perdent leur structure ; des mots ne trouvent plus leur place habituelle, dans la phrase ou dans la page ; des redondances de natures diverses *tourment en rond* pour saisir quelque chose ; la ponctuation cède la place à la libre respiration du propos ; des signes typographiques s'invitent dans le discours et, sortis de leur usage conventionnel, deviennent des signes au sens plein ; des lettres tombent çà et là sur la page, comme des feuilles d'automne sur un sol pluvieux, ou comme des astres éparpillés dans la cartographie du ciel.

...Car la nuit est *trouée* par les mots-étoiles qui trouvent le lien entre « *l'écorce du jour* » et la substance du dedans. Le poète est le veilleur que l'insomnie conduit, entre lectures et écriture, vers cette substance nocturne qui « *est un poème* » fait d'ombre et de lumière. La nuit est noire, comme l'encre qui trace la parole ou comme le tableau sur lequel la parole s'écrit, avec des mots d'*exilé* qui *construisent une réalité* plus qu'ils ne saisissent le réel.

« *La Nuit dort et je veille et veille sur la Nuit* » : ainsi se définit le poète. Mais est-ce assez pour sortir du cercle infernal du Temps, de la Mort, de l'étrangeté de vivre et des abîmes de la vie, de l'angoisse du matin qui vient dévorer la nuit et nous fait revenir dans le temps qui passe et qui nous conduit « *là où le temps n'est plus à soi* »... *Là où la nuit / tombe*...

Claire-Neige Jaunet

ZONE CRITIQUE

Faisons le pari de la culture

● Entretiens

“Frottons-nous les yeux, sortons de nos cauchemars”

Par Christophe Esnault, le jeudi 13 décembre 2018



(© Vincent Macher)

Quelques rares lisent encore poètes et philosophes : ils seront peut-être et sûrement de ceux qui, dans un monde social étouffant, carcéral, dans une ère de vacuité écrasante, rendent par leur présence l'existence supportable. Aussi je m'adresse à eux pour les inviter à faire immersion dans l'œuvre hautement stimulante de Stéphane Sangral, auteur de déjà six livres chez Galilée (un des éditeurs qui fait la pensée et dont le catalogue contient un monde euphorisant pour celui qui a comme moi pour drogue les rencontres avec des êtres et des textes dotés de pensées vives). La poésie de Sangral manie la boucle comme d'autre le mantra et se risque souvent à l'autotélisme, certains de ses textes ont même pour naissance leur propre interrogation à naître. Parfois, on sera juste assuré d'avoir lu un poème d'une précision telle qu'il était là depuis toujours et attendait Sangral pour savoir nous le révéler. Il y a ceux qui seront agacés (Sangral poète de l'agacement ?) et ceux qui attendront la suite et ne la manqueront pas (jeu de l'addiction et de la curiosité mêlées). En philosophie, son le « Je » ne

sera pas passé à la question dans un puits de « moi » sans fond, mais son mystère ne cessera d'être creusé : sa conscience d'être conscient lui tracera le chemin vers l'exploration de la conscience d'être conscient. Sangral en dira assez dans cet entretien pour dessiner les formes et les doutes de son mouvement à être (ou de cette illusion-là). Personne n'ira commander ses six livres après lecture de cet entretien, mais au cas où une impulsion opère, deux pistes à mon avis à emprunter (pour une même cavale !) : en poésie, *Circonvolutions (Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes)*, et en philosophie, *Des dalles posées sur rien*.

Tes livres qui se succèdent et s'accumulent depuis 2013, ceux qui vont paraître à leur suite, tous, ont une place particulière dans un seul et unique « Livre » que l'on nommera peut-être ton œuvre. Peux-tu apporter des précisions sur l'architecture de ce « Livre » et son/ses dispositif/s ?

J'imagine l'architecture de mon œuvre comme une sorte de pyramide à l'envers, dont la base, minuscule, n'est composée que d'un distique :

*Sous la forme l'absence s'enfle et vient le soir
et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir...*

Bien sûr cette pyramide tanguée, mille vertiges l'assaillent, mille déséquilibres la structurent et la déstructurent, mais je préfère cela à une pyramide à l'endroit, à un tombeau. De ce distique émergent les quatre côtés de la pyramide, quatre cycles : un cycle de philosophie sociale nommé « *Sous la forme* », un cycle de poésie nommé « *l'absence s'enfle* », un cycle pour le moment vierge nommé « *et vient le soir* » et un cycle de philosophie ontologique nommé « *et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir...* ». Pour être capable de supporter le poids de toute la pyramide, ce distique a une formule chimique précise : il comporte soixante-dix lettres. Si l'on considère le *sept* comme symbole de l'art (en le faisant dériver de son statut de symbole mystique, de symbole d'une pensée non-logique) et le *dix* comme symbole de la mathématique (et de la pensée logique en général), le *soixante-dix*, résultat de leur multiplication, de leur potentialisation mutuelle, peut être considéré comme le symbole de la totalité psychique, dans ses dimensions subjectives et objectives, comme le symbole d'une utopie où seraient unifiés, sans bien sûr aucune réduction de l'un ou l'autre mais au contraire avec déploiement, l'art et la science.

Ce distique se retrouve à l'ouverture de chacun des livres, à leur tête, mais il constitue également leur colonne vertébrale, dans le sens où, pour les livres de poésie, il égrène chacune de ses lettres au bas de chacun des poèmes, et, pour les livres de philosophie, il distribue ses fragments en guise de titre de chapitre. Cerveau et moelle épinière de mon œuvre, ce distique est l'ensemble de son système nerveux central.

Disons-le autrement. Ce distique est à mes yeux comme un big bang dont j'explore l'univers à mesure de son expansion. Cette aspiration à la fois à l'unité et à la totalité procède, je ne me fais aucune illusion (ou plutôt si, justement, je m'en fais encore), d'un reste d'aspiration divine. Déjà trop lucide pour croire aux dieux surnaturels, et même aux dieux séculiers (aux grandes valeurs, aux grandes institutions, etc.), mais pas encore assez lucide pour savoir comment affronter la stricte immanence du réel (avec ses complexités mouvantes et disséminées, avec ses gouffres de vacuité existentielle), comment l'affronter à nu, sans l'armure d'une transcendance, je me suis bricolé un dieu personnel, dont les quatre membres sont ces quatre cycles, et dont le tronc est le mystère de son propre devenir. Mais dont la tête n'est qu'un néant, pour me rappeler qu'il ne s'agit là que d'un bricolage.

Un bricolage mais dont l'architecture est suffisamment solide pour pouvoir m'y abriter et y trouver une certaine sérénité. Et de là pouvoir réfléchir au manque de solidité de toutes nos architectures mentales (et notamment de mon bricolage).

Il est important pour moi que toutes les feuilles de mes différents livres tombent d'un seul arbre, mais également que cet arbre ait de multiples branches. Je crois que cela me murmure des choses sur notre conscience d'être, dans sa troublante unité et dans sa troublante multiplicité.

Ai passé le deuxième vers de ton distique - ce big bang intime qui semble être le tien - au logiciel d'anagrammes et il a recraché ce mot : déprolétariserai. Peut-il se relier d'une façon ou d'une autre à tes préoccupations de poète et de philosophe ?

Le hasard a donc décidé pour nous que nous grimpons sur la branche de la philosophie sociale. Allons-y ! Déprolétariser le monde ? Oui, ça me semble être un beau projet. Encore que, il faut distinguer deux choses : le prolétariat au sens de Marx, c'est-à-dire l'ensemble des salariés, et le prolétariat au sens courant de l'expression, c'est-à-dire l'ensemble des travailleurs pauvres s'épuisant dans des tâches pénibles.

Le principe de *salariat* en lui-même ne me paraît pas être un problème, contrairement au principe d'*exploitation* que parfois il implique et qui doit évidemment et au maximum être combattu. Même si l'on ne peut que se réjouir des progrès réalisés au sujet du droit du travail au cours de l'Histoire, il faut garder constamment à l'esprit l'immense disparité de ces progrès sur l'ensemble de la planète et l'immense chemin qu'il reste encore à parcourir pour arriver à l'abolition totale de toute *exploitation*. Mais au-delà des résistances liées aux inerties structurelles des sociétés et aux évolutions lentes des mentalités et aux lobbys patronaux, il me semble y avoir deux mécanismes de résistance plus subtils : le caractère éminemment subjectif du ressenti d'être exploité (dépendant de la personnalité et de l'environnement culturel), et l'impossibilité de donner au principe d'*exploitation* une définition claire.

La pauvreté ne devrait à mon avis plus être considérée comme une donnée sociologique parmi d'autres, mais comme une maladie de l'ensemble du corps social. Il faut absolument changer de paradigme : la pauvreté ne peut plus entrer dans le fonctionnement normal de la civilisation, elle doit être maintenant définie comme un dysfonctionnement civilisationnel. La croissance de l'individuation au cours de l'Histoire a franchi un seuil : les moutons dociles se sont réveillés, l'individu ne peut plus accepter de n'être qu'un fragment d'un collectif, ne peut plus accepter n'importe quoi de la part du collectif, son exigence au bonheur s'est fortifiée, les inégalités trop marquées sont devenues insupportables. Bien sûr qu'il faudrait que les lois évoluent (et notamment dans un cadre international) vers une meilleure répartition des richesses, en plafonnant les salaires et les patrimoines, en élevant le plancher du revenu minimal, en mettant en place un revenu universel d'existence, bien sûr, mais je crois que la solution à l'inégalité viendra plus rapidement du côté des avancées technologiques qui, facilitant la production à moindre coût, rendent peu à peu la diffusion des denrées, des biens et d'une partie des services plus égalitaire. On peut imaginer à moyen terme une société où la seule différence qui persistera entre les pauvres et les riches se réduira au luxe, c'est-à-dire à l'inutile. Je crois beaucoup au pouvoir de l'avancée technologique, qui n'a cessé de révolutionner l'existence humaine, et qui n'a cessé de diminuer au cours de l'Histoire la pénibilité du travail, et qui pourrait sans aucun doute progressivement éliminer toute trace de pénibilité professionnelle si seulement le principe de *pénibilité* n'était, comme celui d'*exploitation*, éminemment subjectif et de définition peu claire.

Le concept de *prolétariat* n'est pas un concept que spontanément j'aurais utilisé car, surdéterminé historiquement, il fait fatalement émerger une dérive identitaire, c'est-à-dire une réduction de l'identité des individus supposés concernés à leur classe sociale, et il fait secondairement, mais tout autant fatalement, émerger le concept de *lutte des classes*, c'est-à-dire la réduction du problème de répartition

des richesses à de triviales solutions guerrières et donc stériles. Je préfère penser la lutte contre la pauvreté, et la lutte contre la domination que les grandes inégalités de richesse impliquent, au travers du concept d'*individuité*, c'est-à-dire au travers de la sacralisation de tout individu et de la désacralisation de tout groupe. Pour abolir la souffrance d'un groupe et sa domination par un autre, il faut, au-delà de mesures pragmatiques, des avancées conceptuelles tendant à déconstruire l'ontologie du groupe dominé et celle du groupe dominant : il faut une nouvelle façon de penser qui mette l'individu, quel qu'il soit, et son éventuelle souffrance, au centre du problème. Persister à penser « *les prolétaires* » comme entité cohérente, comme masse laborieuse, c'est vicieusement persister à écraser une partie des individus sous cette lourde masse, persister à les noyer dans la masse, c'est dangereusement persister à solidifier une identité de *travailleur pauvre*, et finalement et dégueulassement persister à nier leurs identités personnelles, et finalement et affreusement persister à entériner les processus sociaux qui les maintiennent dans l'exploitation et la pauvreté, et finalement et ignoblement persister à rendre cela acceptable.

Foucault écrivait que la technique remplacera les lois, et on a vu récemment les algorithmes remplacer les décisions humaines, y compris dans le domaine de la justice. Bernard Stiegler est de ceux qui comme toi énoncent les potentialités d'un progrès social liés aux avancées technologiques, je le crois mais je crois aussi que la technologie saura merveilleusement écarter les pauvres de certains lieux (de vie) avec beaucoup d'efficacité (ou même, et c'est déjà le cas, parviendra à leur faire renoncer à leur droit à coup de procédures, de login et de saisie obligée de données). Par exemple la fin annoncée du ticket de métro au profit d'une carte à puce affiliée à un compte bancaire que tout le monde ne possède pas, réduira davantage les libertés et déplacements des pauvres.

Les tournures réificatrices, et même ici personnificatrices, lorsqu'elles dépassent leurs simples fonctions rhétoriques, nous éloignent, je crois, du réel : la technologie n'est pas une entité, encore moins une entité consciente, bienveillante ou malveillante, mais le nom du simple processus de perfectionnement des outils. La technologie évolue de façon exponentielle, et cette transformation rapide, parce qu'elle déstabilise et donc effraye, déforme notre réalité et nous fait apparaître la technologie sous la forme d'un effrayant démiurge. Frottons-nous les yeux, sortons de nos cauchemars. Chaque outil doit simplement être pensé dans son rapport à l'individu et à la collectivité, et la législation doit simplement mais continuellement s'y adapter. Utilisant de la technologie à chaque instant de nos vies (à moins de vivre nu, sans outil, en pleine nature), je crois qu'elle constitue un bouc émissaire très pratique à toutes nos peines, nos colères ou nos frustrations, et d'autant plus s'il s'agit de technologie récente et donc non encore intégrée à notre normalité. Dans ton exemple sur le passage du ticket à la carte à puce, la problématique que tu soulèves n'est absolument pas de l'ordre du technologique, mais strictement de l'ordre du politique. Ne confondons pas l'outil avec ce que l'on en fait. Ce n'est pas la fission nucléaire qui est coupable de l'assassinat des habitants d'Hiroshima et de Nagasaki, mais des militaires, c'est-à-dire des humains, des humains aveuglés par leur xénophobie, leur idéologie et leur perversité, des humains piégés dans la logique militariste mondiale, des humains qui ont eu les moyens technologiques d'aller au bout de leur folie, certes, mais des humains, rien de plus et rien de moins et rien d'autre que des humains. Si l'on donne un coup de marteau sur la tête de quelqu'un ou sur la sienne, le problème viendra de soi, pas du marteau. Rejeter les problèmes politiques, ou même existentiels, sur la technologie est à mon sens toujours se tromper de problématique.

Je reviens sur ce « Livre », le tien, « Livre » monstre qui en contiendra un certain nombre. Si ça ne s'entend pas dans ta première réponse, en parlant avec toi et en t'écoutant évoquer ce « Livre-là », j'avais perçu un danger, t'avais perçu en danger dans cette finalité, dans cette « boucle » fermée où plus rien ne pourrait être inséré. Que devient le corps du philosophe et du poète quand il a été au bout de sa vision, au bout d'un projet démesuré et d'ampleur, et cette fin est-elle possible en prenant en compte un « après » ?

Non, cette fin n'est pas possible. Ce *Livre* (puisque tu l'appelles ainsi, et puisque l'ombre mallarméenne qui passe derrière ce terme m'incite à faire de même) structure mon temps, le structure jusqu'à se confondre avec lui : je ne peux donc conceptualiser un *après*, il n'y a pas d'*après* au temps. Ma pensée se glace dans l'aporie lorsqu'elle essaye de se projeter plus au nord que le pôle Nord.

Je me sens marcher sur une ligne de crête, entre deux gouffres. D'un côté l'idée vertigineuse que ce *Livre* peut s'arrêter, se dégonfler et épuiser son sens, ou bien se gonfler de facticité et faire éclater son sens en milliards de non-sens, qu'il peut m'abandonner errant dans la triste question de quoi faire alors de ma vie. De l'autre côté l'idée vertigineuse que ma vie peut s'arrêter avant l'achèvement de ce *Livre*, qu'elle peut l'abandonner errant dans sa propre et triste béance.

Et je sens ce deuxième gouffre marcher lui-même au bord d'un gouffre : l'idée vertigineuse que l'achèvement, concernant ce *Livre*, n'a pas de sens.

(Mais je vois que cet entretien s'achève, et je ne sais quoi penser du constat que mes sept derniers mots auront été : « *ce. Livre. n'. a. pas. de. sens.* ».)

Bibliographie et présentation de Stéphane Sangral par son éditeur (Galilée) :

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=livAut&auteur_id=2125

Entretien réalisé par Christophe Esnault

La Cause Littéraire

(Servir la littérature)

Stéphane Sangral - Le *Je* d'un poète... (par Claire-Neige Jaunet)

le 21.01.19



C'est un *Je* interrogateur qui se met à l'œuvre dans chaque recueil de Stéphane Sangral. Un *Je* qui questionne et le monde et le moi, tout ce qui fait la dimension de l'univers où nous nous trouvons : nos émotions, notre pensée, ce que nous rêvons, ce que nous voyons et ce que nous entendons, ce que nous ne comprenons pas et que nous essayons d'ordonner pour échapper au non-sens. Le *Je suis* rencontre alors le Néant, le Rien, le Tout, le Temps, la Mort. La métaphore de la nuit, ou du labyrinthe, et parfois des nuages ou de la brume, disent la difficulté à démêler le chaos confus de la vie, tissé d'oppositions et de concomitances secrètes. La conscience s'aventure dans des itinéraires qui tracent des chemins en boucles ; seules les déclinaisons du cercle peuvent rendre compte du vertige qui saisit l'esprit explorant les filiations cachées et les impasses de la réflexion, des impasses en forme de béances sur l'infini des possibles.

Pour entrer au plus profond de cette recherche, en questionner l'outil (c'est-à-dire le langage et le texte) devient indispensable. Le recueil *Circonvolutions (soixante-dix variations autour d'elles-mêmes)* s'y consacre tout entier. Cependant c'est toute l'écriture de Stéphane Sangral qui en rend compte dans chacune de ses œuvres. Les codes usuels sont bousculés (statut de la phrase, du mot, de la versification) pour pousser la langue jusqu'à ses limites et faire apparaître des liens informulés auparavant. Chiffres et mots peuvent se mêler pour suggérer une expression nouvelle. La sonorité participe pleinement à l'expression : échos, reprises, viennent rythmer et réorienter le message, et parfois un mot en dévoile un autre pourvu qu'on sache l'entendre : « sens / sang », « né en / néant »... Le non-verbal vient relayer la parole pour ouvrir d'autres chemins ; l'image quelquefois, mais le plus souvent les ressources visuelles de l'écriture. Les jeux de caractères typographiques, les signes (linguistiques ou mathématiques), la rature ou la biffure, les espaces et même la page blanche, se chargent soudain de signification, et permettent de faire entendre plusieurs textes en un seul, à l'image de cet univers surchargé de présences – et pourtant saturé d'absence.

Où est l'objet, où est le sujet, qui est l'objet et qui est le sujet... La poésie de Stéphane Sangral nous introduit dans ce doute existentiel porteur d'angoisse ; mais le temps de la lecture, comme celui de l'écriture, nous rend momentanément maîtres de nous-mêmes.

Claire-Neige Jaunet

Film :

YouTube :

<https://www.youtube.com/watch?v=6GTvN6JIhs>

Vimeo :

<https://vimeo.com/323847226/5781f7ec4f>

Court-métrage de Fabio Caredda (2019)

Là où la nuit / tombe

(Librement inspiré de l'œuvre de Stéphane Sangral, *Là où la nuit / tombe*, Editions Galilée, 2018)

Avec en voix off des textes extraits de *Là où la nuit / tombe* (ainsi qu'une phrase issue de *Méandres et Néant*)

Comédienne : Emilia Julie

Chef Opérateur : Anthony Durman

Premier assistant : Corentin Lafforgue

Montage : Fabio Caredda

Voix off masculine : Félix Gatier

Voix off féminine : Eléonore Daquet

Musique : Pierre Boulez : Pli selon pli – Tombeau

Pierre Henry : Une tour de Babel – Mouvance

Intérieur extérieur – Ciel

L'art de la fugue, odyssée

Histoire naturelle

Tableau : Jean-Paul Marcheschi : Crypte sangralienne

"*Là où la nuit / tombe*" est une adaptation libre du livre éponyme de Stéphane Sangral. Le film est une réponse plastique et sonore à l'œuvre de Stéphane Sangral, plus qu'une illustration. Construit autour des questions prédominantes du livre, le film entrouvre le concept d'*individuité*, ainsi que le motif de la boucle, et mêle la poésie sangralienne au visage d'Emilia Julie.

« *Le cinéaste Fabio Caredda a réussi à pénétrer tout au fond des labyrinthes nocturnes de mon livre et en est ressorti avec un trésor dont j'ignorais l'existence, un trésor qu'il nous offre en partage.* »

Stéphane Sangral

Chansons :

<https://drive.google.com/open?id=1zssauV-EykoXkcNQyYB2QlfcZnfB91Jp>

Titre : *La nostalgie des époques de notre vie*

Brume parole

Clip :

<https://www.youtube.com/watch?v=Vw9mhNwVqzE>

Texte écrit en prélevant des échantillons au sein de quatre livres de Stéphane Sangral : *Méandres et Néant*, *Ombre à n dimensions*, *Là où la nuit / tombe* et *Fatras du Soi, fracas de l'Autre*.

Site de la Souterraine :

<https://souterraine.biz/album/qui-es-tu-je>

(Où l'on peut écouter tout l'album intitulé « *Qui es-tu Je ?* », du groupe *Brume parole*, et notamment les deux chansons issues des différents livres de Stéphane Sangral, « *Qui es-tu Je ?* » et « *La nostalgie des époques de notre vie* »).

<https://drive.google.com/open?id=1Rw3pStp8CZa72zwKPzqA2caekOcZ3FNG>

Titre : *Spirale...*

Auteur, compositeur, interprète : **Brume parole**

Texte écrit en prélevant des échantillons au sein de cinq livres de Stéphane Sangral : *Méandres et Néant*, *Ombre à n dimensions*, *Des dalles posées sur rien*, *Là où la nuit / tombe* et *Préface à ce livre*.

Citations en livre :

***Chair papier* (Juliette Brevillero)**, Editions Galilée, 2020

Très nombreuses évocations éparses dont :

P.13 – 14 : « *antre [...] entre, oui, entre [...] entre, et seulement lui, le vide* » : citation de la page 115 de *Des dalles posées sur rien*.

P.22 : « *Car sans Graal il n'y a plus de roman* ».

P.23 : « *J'étais la promesse sans cesse réoublée de mon être* » : citation de la page 149 de *Des dalles posées sur rien*.

« *De toutes ces contingences qui rêvent d'absolu* » : citation de la page 161 de *Des dalles posées sur rien*.

« *foudroient l'infini* » : citation de la page 11 de *Là où la nuit / tombe*.

P.33 : évocation de *Méandres et Néant* (mise en abîme, néant, méandres, absolu, labyrinthe...) et d'*Ombre à n dimensions* (fractales, nuit enceinte...)

*

***Parce que j'ai peint mes vitres en noir - petite anthologie poétique suivie d'un entretien avec l'auteur* (Catherine Andrieu)**, Editions Rafael de Surtis, 2020

P. 39 : « *[...] un écrivain et penseur remarquable, Stéphane Sangral [...]* »

*

***De but en blanc* (Jean-Marie Corbusier)**, Le Taillis Pré, 2020

En quatrième de couverture

Citations en revues :

...et l'impossible tourne en rond dans sa cellule... (La cellule – Revue Bâtarde n°3) : p.68

*

Choix de 9 poèmes (réunis sous le titre *Nocturnes*) (Pour une Littéralité Incendiaire, PLI, numéro 8, novembre 2017)

Le soir mal écrit se perd...

Mélancolie : Surface étrangement tranquille...

Sous la forme qu'est le jour, le fond qu'est la nuit...

Gouttes de nuit nimbées d'espace tombant vaines...

On est un soir d'automne...

La ville a inventé une couleur nocturne...

...fouler le sens, foule en tous sens, en filigrane...

La gare crache une masse...

Le paysage roule et se perd dans le temps...

*

Choix de 3 poèmes (Soleils & cendre, n°116, septembre 2015) (mise en abyme ...éloge de la récursivité de la langue)

S'asseoir en soi... (première version)

C'est ma pensée qui déploie ma pensée (première version)

Et l'on ment et se ment tout le temps